



Interview Anne-Marie, Angers, le 9 Décembre 1997

A.-M.W — Mon nom de jeune fille est Anne-Marie Bichon. Je suis née le 29 décembre 1939, à Angers, ville dans laquelle j'ai toujours vécu. J'ai suivi un cycle d'études jusqu'au baccalauréat, examen qui se passait, à l'époque, en deux parties. J'ai obtenu la première partie de cet examen, en 1956, mais n'ayant pu obtenir la seconde, j'ai abandonné les études secondaires et pris des cours de sténo-dactylo, d'employée de bureau et de comptabilité dans une école privée d'Angers, le Cours Lebreton qui faisait alors concurrence aux cours Pigier.

Mon père était mécanicien-mécanographe : il réparait les machines à écrire et les machines à calculer. En 1953, avec deux autres personnes, il a quitté l'entreprise dans laquelle il travaillait et qui était sur le point de faire faillite. Ils ont monté ensemble un magasin de matériel et de mobilier de bureau, les Établissements Rod. Cette maison, qui existe toujours à Angers, a été reprise depuis par le fils de l'associé de mon père.

D.P. — **Qu'êtes-vous devenue, après vos années de formation ?**

A.-M.W — Les cours de sténo-dactylo, de comptabilité, d'employée de bureau que j'ai suivis m'ont permis d'obtenir un CAP, au bout d'une année. J'ai donc obtenu, en juin 1959, le CAP d'employée de bureau. Au mois de septembre suivant, la directrice du cours Lebreton m'a appelée en me proposant une place de dactylo au CERCA (le Centre d'Études Rurales par Correspondance d'Angers). J'étais secrétaire des cours féminins, mais ne faisais que taper à la machine du matin jusqu'au soir. Un jour, au mois de juin 1960, mon père m'a demandé si je désirais changer de travail. Je lui ai répondu que j'étais très bien là où j'étais, étant plutôt routinière et pantouflarde de nature. Il a commencé : "*Écoute ! Je suis en affaires avec le directeur de l'INRA d'Angers*". Ne connaissant pas, j'ai demandé ce que c'était que cet organisme. Mon père m'a expliqué qu'il connaissait bien M. Pierre Rémy qui était, à l'époque, le directeur de la Station de recherches viticoles, œnologiques et d'arboriculture fruitière (1). Son régisseur venait de le quitter. Mon père qui s'était enquis du niveau d'études qui serait demandé à son remplaçant avait suggéré que le mien conviendrait très bien. C'est ainsi qu'étant allée avec lui me présenter à M. Rémy, j'ai été recrutée, le 17 Août 1960, comme régisseur à la station de recherche viticole (agent de bureau, troisième catégorie). Je n'avais pas encore 21 ans et comme je n'étais pas majeure, à cette époque, je n'avais pu être nommée régisseur en titre. Ce n'est qu'au début de l'année 1961 que j'ai pu accéder vraiment à cette fonction.

D.P. — **Pourriez-vous parler un peu plus longuement de Pierre Rémy. Quelle sorte d'homme était-ce ? Pourriez-vous sommairement en faire un portrait ?**

A.-M.W — C'était un homme assez impressionnant. Je le savais par mon père qui avait eu souvent affaire à lui. A cette époque, la station d'arboriculture fruitière venait de s'installer sur le domaine du Bois-l'Abbé (en 1959) et elle avait besoin de s'équiper en matériel de bureau. M. P. Rémy, s'il était d'un abord plutôt froid, était toutefois fort agréable, dès lors qu'on le connaissait bien et j'ai toujours gardé de bons rapports avec lui. Il était ponctuel, aimait bien les gens qui arrivaient à l'heure, mais était très attentif en échange à ne pas les garder longtemps après l'heure.

D.P. — **En quoi consistait alors le travail qui vous avait été confié ?**

A.-M.W — J'étais chargée de m'occuper de la régie tout en faisant du secrétariat pour la station d'œnologie. L'INRA disposait alors de deux implantations : Belle-Beille et Bois-l'Abbé. Comme la station d'œnologie et le laboratoire d'analyses se trouvaient sur Belle-Beille, mon bureau y était installé. Je faisais le secrétariat et tapais le courrier et les bulletins d'analyse. On m'avait confié le soin de payer quelques factures, mais je n'étais pas habilitée à payer grand chose. Par contre, j'avais la charge d'encaisser les recettes résultant des analyses et de passer les écritures comptables correspondantes. C'était vraiment le travail attendu du régisseur.

D.P — **Quels étaient les laboratoires qui existaient lorsque vous êtes arrivée à l'INRA ? Quels agents les dirigeaient à cette époque ? Combien de personnes avaient-ils sous leurs ordres ?**

A.-M.W — Il n'y avait que la station d'œnologie et de viticulture à Belle-Beille et la station d'arboriculture fruitière à Bois-l'Abbé. P. Rémy qui était le directeur de la station de recherches d'arboriculture fruitière supervisait le fonctionnement des deux implantations, même si on ne parlait pas encore de Centre, à l'époque. Son bureau se trouvait à la station d'arboriculture fruitière dans la mesure où il y travaillait aussi comme chercheur.
Le laboratoire d'œnologie était dirigé par M. André Puissant, un ingénieur décédé depuis plusieurs années. Il faisait uniquement des analyses de vin pour le compte de viticulteurs privés. Au moment des vendanges, les viticulteurs apportaient des échantillons pour vérifier si leur vin ne présentait pas de problèmes d'acidité.

D.P — **Qui travaillait alors sous les ordres de M. Puissant ?**

A.-M.W — Il devait y avoir 3 ou 4 techniciens, sans compter M. René Baudry qui s'occupait de la cave. M. Puissant dirigeait le tout. S'il faisait surtout de la recherche appliquée, il faisait quand même un peu de recherche fondamentale sur les vins. La plupart des techniciens travaillaient pour la recherche fondamentale, mais l'un d'eux était chargé vraiment du travail d'analyses pour le public, dans la mesure où nous avions cette vocation.

D.P — **Le laboratoire qui vous avait recrutée avait-il du fait de ses relations avec le secteur privé une situation financière très enviable ?**

A.-M.W — Non, mais il parvenait quand même à s'autofinancer. Il recevait parfois une petite subvention du Conseil Général, mais il vivait surtout de ses recettes.

D.P — **A l'époque, étiez-vous la seule femme qui travaillait sur le Centre ?**

A.-M.W — Non, à Belle-Beille, il y avait une technicienne. Plus tard, il en est arrivée une autre. Mais il faut reconnaître que la gente féminine n'était guère représentée. En arboriculture, au début des années 60, une technicienne avait été recrutée, Mme Denise Martin, et puis la secrétaire.

D.P — **Aviez-vous souvent des rapports avec la station voisine de Bois-l'Abbé ?**

A.-M.W — A l'époque, il existait un petit car qui faisait la navette entre les stations de Belle-Beille et de Bois-l'Abbé. Les personnes de l'arboriculture qui n'avaient pas de voiture le prenaient chaque matin. C'est ainsi que j'avais des contacts avec eux. Comme il y avait une grande bibliothèque à Belle-Beille, c'était à la station d'œnologie qu'avait lieu le plus souvent les réunions de fin d'année (il n'y avait pas de salle adéquate à l'arboriculture). Je me rendais toutefois à la station d'arboriculture quand il fallait préparer les budgets ou établir les listes d'équipement (2).

D.P — **Les deux stations dont vous aviez la charge étaient-elles gérées de la même façon ?**

A.-M.W — Je devais m'occuper de la gestion des deux, ce qui m'intéressait beaucoup, même si le travail à faire était lourd pour une débutante. J'avais dû me former, en effet, sur le tas, n'ayant pu passer que deux demi-journées avec la dame qui s'occupait avant moi de la régie. J'avoue que le premier mois a été assez difficile à vivre : j'avais la paye d'une trentaine d'ouvriers agricoles à faire, ne sachant pas du tout comment m'y prendre !

D.P — **Les paiements étaient-ils effectués en liquide ?**

A.-M.W — Souvent, mais les ouvriers commençaient à avoir des comptes, ce qui me permettait de les régler par chèques.

D.P — **Quels étaient les horaires de travail qui étaient imposés, à votre entrée à l'INRA ?**

A.-M.W — Tout le monde devait faire 41 h ou 42 heures par semaine. Personnellement, je commençais mon travail à 8 h 30 le matin et ne quittais qu'à midi. Je recommençais à 14 h jusqu'à 18 h 30. Et je travaillais le samedi matin. Les horaires étaient plus longs que ceux d'aujourd'hui, mais je ne me souviens pas d'en avoir beaucoup souffert. Il est vrai que j'avais 20 ans à l'époque !

D.P — **Votre travail était-il très sédentaire ?**

A.-M.W — J'allais d'un site à l'autre, mais pas très souvent. Les seuls déplacements que j'effectuais étaient d'aller à la poste pour acheter des timbres. J'étais obligée d'y aller très tard le soir, ce qui posait parfois problème. Il n'y avait pas de poste à Belle-Beille et comme, le soir, je ne parlais de mon travail qu'à 6 h 30, je n'arrivais au bureau de poste que vers 7 h moins dix, à l'heure où les préposés entendaient bien fermer !
Mon travail consistait surtout à encaisser les recettes, payer quelques factures, transmettre les autres à l'agence comptable. En plus, j'étais chargée de taper les bulletins d'analyse dans la mesure où il n'y avait pas de secrétaire à la station d'œnologie.

D.P — **De quel type de machine disposiez-vous alors ?**

A.-M.W — J'ai commencé à travailler sur une machine horriblement poussive, avant d'avoir droit à une Olivetti mécanique. Les machines électriques ne sont venues que beaucoup plus tardivement. J'en ai eu une, en 1970, quand j'ai déménagé et suis venue dans la station de pathologie. J'avais, par ailleurs, à ma disposition une machine à calculer qui mettait un temps infini à faire une multiplication !

D.P — **Quels étaient les effectifs de la station d'œnologie ? Quels souvenirs avez-vous gardés de l'ambiance de travail qui y régnait ?**

A.-M.W — Les effectifs de la station d'œnologie n'ont guère évolué avant que je n'en parte. Il y avait à côté de M. Puissant, 4 ou 5 techniciens. L'atmosphère qui existait dans le labo était très sympathique. Y travaillaient également des gens du SEI (Service d'Expérimentation et d'Information) qui avaient à peu près le même âge que nous.

D.P — **Y avait-il sur place une cantine où tout le monde se retrouvait au moment du déjeuner ?**

A.-M.W — Nous avons deux heures pour déjeuner. Il y avait une voiture de la station d'arboriculture qui faisait la navette pour 2 ou 3 personnes et les conduisait jusqu'à la ville. Personnellement, je rentrais chez mes parents. Je n'avais pas beaucoup de temps, mais ça allait largement !

D.P. — Les autres agents de la station prenaient-ils aussi leurs repas chacun de leur côté ?

A.-M.W — La navette venait aussi à midi à Belle-Beille pour déposer des agents et repartait à 14 heures.

D.P. — Comment se faisaient les départs et les arrivées des personnels dans les stations ?

A.-M.W — Les agents prenaient en ville des bus pour venir à Belle-Beille, puis empruntaient la navette pour se rendre à Bois l'Abbé parce que là il n'y avait vraiment rien. Les lignes étaient évidemment beaucoup moins pratiques qu'aujourd'hui et il y en avait moins. S'il m'arrivait de rater une correspondance, j'étais obligée de courir, mais quand on est jeune, on fait moins attention à ce genre de problème.

D.P. — Avez-vous le sentiment que c'était le petit nombre des agents sur le Centre qui rendait les rapports interpersonnels très chaleureux ?

A.-M.W — Oui, les gens se connaissaient bien parce qu'ils se voyaient dans les réunions ou attendaient ensemble les moyens de transport. Personnellement, j'ai longtemps connu tout le monde sur le Centre. Les choses ont évidemment changé avec l'arrivée de la SNES (la Station Nationale d'Essais de Semences). Les gens qui y travaillent ont beau être des agents INRA détachés. Ils sont devenus trop nombreux pour que je les connaisse tous. Il faut reconnaître que la disparition de la cantine favorise moins les rencontres.

Si j'ai gardé un bon souvenir de l'ambiance qui régnait à cette époque sur le Centre, c'est peut-être parce nous étions tous alors plus jeunes et que nous nous faisons moins de soucis. Je me souviens d'une anecdote survenue en mai 68. Le mois avait été assez difficile à tenir pour tout le monde, mais aussi pour nous. Le travail n'avait pas été interrompu (à la différence de ce qui s'était passé à la DDA ou à la Cité administrative où le personnel s'était mis en grève), mais M. Puissant, l'ingénieur responsable du labo, avait une frousse bleue que des grévistes extérieurs viennent nous déloger. Tout s'est bien passé jusqu'au jour où M. Jacques Huet (il était officier de réserve) est arrivé au bureau et a annoncé qu'il était réquisitionné pour monter sur Paris. J'ai senti alors que les choses pouvaient devenir sérieuses. Bien qu'il n'ait jamais dépassé Saumur, j'ai ressenti néanmoins une certaine inquiétude.

A cette époque, les Chèques Postaux ne marchaient plus et l'INRA ne pouvait plus en conséquence effectuer la paye des ouvriers agricoles. Je me souviens que M. J. Huet avait dû se rendre à Paris pour aller chercher un chèque de 7 000 francs, ce qui constituait une grosse somme. Il fallait que j'aille le toucher à la Trésorerie générale. Mais il y avait un piquet de grève à l'entrée. Nous sommes entrés dans la Trésorerie générale entre deux rangées de grévistes et j'aime mieux vous dire que je n'étais pas très tranquille. Quand nous en sommes ressortis avec la somme de 7 000 francs, je serrais mon sac sur mon cœur, ne me sentant nullement tranquille. Une fois arrivés à la station d'arboriculture, nous avons effectué un partage entre tous les ouvriers, mais, à un moment, a retenti un coup de téléphone. C'était une communication qui venait de la Trésorerie générale. Monsieur Huet m'a dit alors : "*Ne vous inquiétez pas, l'argent est distribué !*" Dans la précipitation, les agents de la Trésorerie avaient oublié de me faire signer le chèque au dos. J'y suis retournée pour signer le chèque, en étant quitte pour ma peur !

D.P. — Votre directeur de station faisait-il écran entre vous et la hiérarchie parisienne ?

A.-M.W — Pas vraiment, parce que je dépendais de l'agence comptable. Le premier agent comptable que j'ai connu a été M. Bourdet (3). Je me souviens qu'il était venu effectuer une vérification. Je ne me sentais aucunement en faute, mais lorsque je l'ai vu arriver dans mon bureau un matin à 8 h 30, j'avoue que mes jambes se sont mises à trembler. Il s'est mis à tout vérifier (les livres de recettes, les écritures, les livres, les factures, les choses en attente), mais heureusement il a pu constater, à la fin de la journée, qu'il n'y avait que 10 centimes d'écart.

D.P. — Étiez-vous limitée dans les dépenses que vous pouviez engager ?

A.-M.W — Oui, il existait un plafond que je ne pouvais pas dépasser. Je n'étais pas autorisée à payer les frais de déplacement, qui partaient tous à l'agence comptable. Je n'avais pas le droit de payer les factures d'équipement, de travaux. Le plafond était beaucoup plus bas qu'il n'est fixé maintenant, si bien que je payais très peu de factures en fin de compte.

D.P. — C'était la bouffée d'air qui était laissée à la station pour lui permettre de faire face à ses petites dépenses ?

A.-M.W — Je payais, en effet, beaucoup de petites dépenses par caisse. J'avais un suivi de timbres assez important et étais chargée également d'effectuer le paiement des ouvriers agricoles et agents de service.

Quand j'ai commencé à travailler à l'INRA, 80 % du personnel avait des comptes-chèques postaux et 20 % des comptes en banque. Mais, quand les gens ont commencé à faire construire, la tendance s'est inversée. Les banques n'ont consenti, en effet, des prêts que si les salaires étaient versés chez eux. Aujourd'hui, 90 % des agents sont titulaires de chèques bancaires contre 10 % de CCP.

Les personnes qui voulaient être payées en liquide me signaient un reçu. Je faisais pour les autres des virements globaux avec des avis de crédit pour chacun et les chèques postaux faisaient la répartition sur les différents comptes.

D.P. — En quelle année avez-vous changé de directeur ?

A.-M.W — En novembre 62, à l'arrivée de M. Jacques Huet. M. Rémy, dont le beau-père était pépiniériste, a repris à cette époque ses pépinières et est parti, ainsi que sa femme qui travaillait, comme main-d'œuvre occasionnelle, à la bibliothèque de l'arboriculture.

Je me suis bien entendue avec mon nouveau directeur comme avec toutes les personnes qui sont devenues par la suite administrateurs ou présidents !

D.P. — Les fonctions qui vous avaient été confiées ont-elles évolué avec le temps ?

A.-M.W — Je me suis toujours occupée, à Belle-Beille, de la régie et du secrétariat de la station d'œnologie. En 1969, on a commencé à Angers à entendre parler de Centre. Avec M. J. Huet, nous sommes allés voir à la Minière, puis à Tours en quoi cette structure consistait. Peu de temps après, le Centre d'Angers a été créé. A cette époque ont démarré sur place les travaux de la station de pathologie végétale dont la construction avait été décidée pour désengorger le Centre de Versailles.

Michel Ridé est devenu le directeur de cette station et a remplacé J. Huet comme administrateur. Le 28 février 1970, j'ai déménagé et installé mon bureau à la station de pathologie végétale. A la fin de l'année suivante, je me suis mariée et, ayant eu la chance que mon mari, qui était parisien, ait trouvé du travail à Angers, j'ai acquis l'assurance de pouvoir désormais y rester. En Mai 1972, le travail ayant bien augmenté, nous avons pu recruter une jeune fille de 17 ans, Janine Baudoin, qui travaille toujours avec moi et qui est mon mandataire.

Avant de partir de la station d'œnologie, je crois que je ne faisais déjà plus de secrétariat, étant limitée à la régie et au règlement de la main-d'œuvre, des menues dépenses et des recettes. Comme le travail commençait à devenir assez lourd, on avait recruté quelqu'un pour m'aider.

D.P. — Recrutée comme agent de bureau, troisième catégorie, comment avez-vous franchi les diverses étapes qui vous ont amenée à votre situation administrative actuelle ?

A.-M.W — Le statut nouveau de 63 a reclassé les agents de bureau dans la catégorie 4 D. Au moment du changement de statut, j'ai eu la possibilité de postuler pour entrer dans la catégorie supérieure. Il fallait avoir 4 ans d'ancienneté. Or, à l'époque, je n'avais que 3 ans d'ancienneté, mais comme ma première partie de bac m'a donné une bonification d'une année, j'ai pu me présenter au concours 3 D auquel j'ai été reçue. Il y avait, à l'époque, une centaine de candidats pour 19 postes. Ce n'était déjà pas très facile ! En 1972, j'ai eu la possibilité de passer la sélection professionnelle et d'entrer dans la catégorie 2 D.

D.P — **Pourriez-vous parler des concours administratifs que vous avez passés ? Quels souvenirs en avez-vous gardés ?**

A.-M.W — A l'époque, les techniciens passaient tous leurs examens professionnels sur place, dans leur propre Centre, mais les administratifs allaient toujours passer leurs concours à Paris. Cela a été mon cas. A chaque fois, les candidats devaient se présenter à des épreuves écrites et orales, décalées dans le temps. Je ne me souviens plus trop du sujet sur lequel j'ai dû plancher à l'écrit, lors de mon concours 3D ! Je me souviens simplement qu'à l'oral, il y avait 15 ou 17 personnes dans le jury, dont l'agent comptable et le chef des affaires financières, ce que j'avais trouvé très impressionnant. En 72, j'ai dû dissérer à l'écrit sur le sujet suivant : *"Quelle idée vous faites-vous du rôle d'un agent 2D dans le cadre de l'INRA ?"* Je me souviens avoir développé une argumentation sur le fait qu'à l'INRA, on ne changeait pas forcément de fonction, mais que c'était plutôt le volume de travail qui changeait. A l'époque, les régisseurs pouvaient appartenir à des catégories différentes (2 D, 3 D ou 4 D), tout en effectuant le même travail !

D.P — **Aviez-vous la possibilité, à l'occasion de ces concours, de vous faire une idée des activités d'un régisseur de Centres INRA plus importants, comme ceux de Rennes ou de Tours, d'entrevoir dans quel sens allaient évoluer vos tâches ?**

A.-M.W — A l'époque, c'était surtout le volume de travail qui faisait la différence. Quand Angers est devenu un Centre, j'ai été très aidée dans mon travail par M. Michel Sarrazin, qui était à Tours, mais aussi par tous les gens de l'Agence comptable et des "Affaires Financières" (comme on disait à l'époque). J'étais, en effet, toute seule sur place et la formation n'existait pas ! Il n'y avait même pas une réunion des régisseurs par an ! Quand il y en avait, j'étais très heureuse parce que c'était, pour nous toutes, une occasion de confronter les problèmes auxquels nous devions faire face et de partager nos diverses expériences. Je dis toutes parce qu'à l'époque il faut dire que les régisseurs étaient toutes des femmes.

D.P — **Votre statut administratif était assez particulier dans la mesure où vous dépendiez à la fois de l'Agence comptable et d'un secrétaire général de Centre.**

A.-M.W — J'ai eu la chance qu'il n'y ait pas eu, au début, de secrétaire général à Angers. C'est ce qui m'a permis d'assister à toutes les réunions de secrétaires généraux. J'avais sur place des responsabilités plus importantes que les autres régisseurs et j'ai eu, grâce à cela, la chance de pouvoir visiter la plupart des autres Centres. Bizarrement, les seuls Centres INRA dans lesquels je ne suis jamais allée sont ceux de Lusignan (probablement parce qu'il était géographiquement trop près ?) et de Nancy ! Je connais, en revanche, tous les autres Centres pour les avoir visités à l'occasion des réunions de secrétaires généraux. Cette expérience a été pour moi très enrichissante et m'a été fort utile, en 1986, pour devenir Assistant-Ingénieur, après la fonctionnarisation des personnels techniques et administratifs.

D.P — **N'y avait-il pas des divergences de vue, difficiles à concilier, entre l'administrateur de Centre, soucieux de régler au mieux les problèmes locaux, et l'Agence comptable très à cheval sur le respect des règles comptables ?**

A.-M.W — Mon seul supérieur, du point de vue des paiements, était l'agent comptable. Si je ne voulais pas payer, personne théoriquement n'était en mesure de m'y obliger. J'étais du reste notée par l'agent comptable et j'avais demandé à M. Bourdet, un peu inquiète, ne sachant pas toujours comment m'y prendre, si dans ses notations, il tenait compte des rejets qu'il faisait ! Il m'avait rassurée toutefois sur ce point. Hébergée par la station de pathologie, je continuais à faire de la régie, avec Janine Baudouin, sans être confrontée à des problèmes particuliers. Je crois que les petites tailles sont mieux que les grandes tailles, en matière de régie. Parce que plus les services s'étoffent, plus les choses deviennent compliquées et plus les personnes préposées à la régie ont tendance à être perçues comme des enqueteurs ou des empêcheurs de danser en rond !

D.P. — Avez-vous ressenti une évolution dans les mentalités ?

A.-M.W — Le changement est venu, en 1975, avec la construction des services généraux et le transfert de la station d'œnologie à Beaucouzé. On commençait, en effet, à se sentir un petit peu à l'étroit et beaucoup de personnes réclamaient une salle de réunion et une cantine. La construction des services généraux aura lieu la même année que celle de la station d'agronomie (4) et d'œnologie. Les terrains et les bâtiments de Belle-Beille, où était installée la station d'œnologie, ont été repris, en effet, par la ville d'Angers pour en faire des équipements. En décembre 1975, nous avons déménagé, avec Janine Baudouin, dans de nouveaux locaux, ce qui a fait dire aux gens que nous étions devenues soudainement très riches.

Il avait été question, l'année précédente, que M. René Pavot qui était à l'époque secrétaire général aux Antilles vienne à Angers pour devenir secrétaire général. Sa femme était venue en avant-garde, avec ses enfants, comme secrétaire à la station de pathologie. Mais, au bout d'un an, M. Pavot s'est aperçu qu'il avait encore beaucoup à faire aux Antilles. Madame Pavot a dû y repartir avec ses enfants.

Comme il n'était pas encore question de constructions au Centre d'Angers, la Direction générale s'est résolue à ne pas y nommer immédiatement de secrétaire général. Le logement de fonction qui avait été construit pour M. Pavot a été affecté à un gardien. En mars 76, une cantine a été ouverte sur place avec une cafétéria, apportant à tous une amélioration certaine.

Nous étions restées jusque-là très proches de l'activité de recherche, mais notre nouvelle implantation nous en a quelque peu éloignés. Cela ne nous a pas empêché de continuer à voir encore beaucoup de gens, même s'ils nous percevaient parfois comme moins proches d'eux.

A partir de 1975-76, je suis devenue un peu "l'adjointe" de l'administrateur. Ce n'est qu'à la fin de l'année 1976, que le Centre d'Angers a eu droit à un premier secrétaire général. Mes responsabilités sont devenues moins grandes, mais, comme j'étais la plus ancienne et la plus expérimentée, c'est un peu sur moi que retombaient certaines tâches délicates.

D.P. — Avez-vous ressenti, à cette époque, des besoins nouveaux de formation, avec le changement des matériels et des procédures administratives ? Si oui, comment ont-ils été satisfaits ?

A.-M.W — Le gros changement est venu pour moi de l'adoption et de la généralisation de l'informatique. Je voudrais quand même vous parler de ma première expérience de secrétaire général. A l'époque, les secrétaires généraux étaient recrutés sans passer de concours. Abusés par son langage, les chefs de service avaient recruté quelqu'un, mais celui-ci s'est révélé au bout de peu de temps assez bizarre : il était poursuivi, en effet, par tous les huissiers de la ville d'Angers. Je ne sais pas ce qui se passait, je l'ai vu un jour se cacher derrière une porte pour éviter un huissier qui était dans le hall, je vous avoue que cela m'a fait une certaine impression ! Il ne faisait rien, ce qui était une chance parce que, s'il avait eu accès à la caisse, je crois bien qu'il en aurait cherché à en profiter ! Un jour, j'en ai eu assez, j'ai craqué, je suis allé voir M. Jean Salette qui était alors administrateur et lui ai fait part de mes craintes. Trois jours après, le secrétaire général a été licencié. De toute façon il n'était pas arrivé à la fin de sa période de stage, donc ça ne posait pas de problème. Après cette déconvenue, nous avons eu droit à un deuxième secrétaire général, M. Michel Boschat, qui est arrivé, fin 77. Mais venu du Ministère des DOM-TOM, celui-ci s'est révélé peu

intéressé par la nature du travail (le programme de constructions était arrivé à son terme) et est reparti assez vite dans la préfectorale. En 1979, Jean-Pierre Delage, qui était secrétaire général de Nantes, a accepté de prendre en charge les services généraux d'Angers. Mais, comme il était souvent absent, il m'a délégué sur place une grande part de ses responsabilités. Je lui sais gré de m'avoir poussée à me présenter au concours d'Assistant-Ingénieur que je n'aurais sans doute jamais passé sans cela.

D.P. — Doyenne du Centre d'Angers, vous avez essuyé les plâtres et suivi au fil des années toutes ses vicissitudes ?

A.-M.W. — Oui, et c'est cela qui m'est apparu très passionnant. Il est probable que, si j'étais rentrée comme régisseur dans un gros centre et que mes fonctions se fussent limitées à cela, je n'aurais jamais eu l'éventail des responsabilités que j'ai exercées ni les avantages de carrière correspondants. J'ai omis de signaler, qu'en dehors de la partie comptable, je me suis toujours occupée également (jusqu'en 1993) de la partie budgétaire. J'étais chargée, en effet de suivre tout le budget du Centre, ce qui m'a vivement intéressé. Quand celui-ci s'est mis à grossir, il a fallu se résoudre à faire des partages. C'est ainsi que je suis revenue à un travail plus restreint, en comptabilité. Le gros changement, qui est survenu ces dernières années, a été l'arrivée de l'informatique et du SDIA (Schéma Directeur de l'Informatique Administrative) que l'on a commencé en juin 89. J'ai été confrontée à tous les problèmes que l'on peut connaître quand on commence l'informatique à 50 ans. Je me suis limitée à faire de la saisie et à appliquer un programme. Quand Véronique Rimbault, Janine Baudouin et moi avons fait un stage de formation, j'ai constaté que la vitesse de compréhension était inversement proportionnelle à l'âge : la plus jeune d'entre nous comprenait le plus vite alors que je comprenais moins rapidement ! J'ai fini quand même par progresser en ce domaine !

D.P. — Qu'avez-vous pensé de la formation que vous avez reçue dans votre Centre ?

A.-M.W. — Elle nous a été donnée par un agent qui avait été désigné ou qui était volontaire pour aller en suivre une autre à Paris. On a commencé à ne faire que la saisie de factures et des paiements. Pour la comptabilité et les recettes, nous sommes allées à Jouy-en-Josas. La formation a commencé par une initiation à l'informatique destinée à nous apprendre ce qu'était un ordinateur. Elle a débuté en juin 89 et s'est poursuivie tout au long de l'année. La longue période de balbutiements qui a suivi avec le SDIA qui n'était pas au point m'a obligée à traiter toute l'année 92 à la fois à la main et à la machine. Comme je suis restée longtemps sceptique sur les possibilités de ce programme, j'ai continué longtemps à tenir parallèlement une comptabilité à la main. C'est vrai qu'effectivement il s'agissait d'un changement très important.

D.P. — Du jour au lendemain tous les grands registres, tous les bordereaux ont-ils disparu de votre bureau ?

A.-M.W. — Nous consommons encore pas mal de papier, l'informatique restant, en effet, très papivore. Quand celle-ci marche bien, elle nous rend vraiment de très gros services. Elle vous passe, en effet, toutes les écritures, mais elle impose parfois des temps d'attente très longs, ce qui est vraiment usant pour les nerfs (5). Si nous sommes confrontés moins souvent à des pannes aujourd'hui, nous continuons toutefois à dépendre encore de Rennes pour Yole et de Jouy pour le réseau. Heureusement, tout est sauvegardé de nos jours, ce qui limite les risques d'erreurs. Pour le moment, nous restons à la fois sur les deux systèmes SDIA et Yole, ce qui ne simplifie rien. Mais en comptabilité régie, je ne travaille que sur SDIA.

D.P. — Inversement, avez-vous été appelée à jouer un rôle de formateur dans votre domaine ?

A.-M.W — Non pas vraiment. J'ai, sans doute initié au début ma collègue au travail qu'elle devait faire, mais je n'ai jamais vraiment joué un rôle de formateur. Il faut déjà une formation pour enseigner. J'ai tout appris sur le tas, avec les notes de service, les rejets, etc.

Comme il y a plus de monde aux services généraux et dans l'ensemble du Centre, les rapports interpersonnels ont tendance à devenir moins chaleureux. Les stations sont tentées de nous considérer un peu comme des empêcheurs de danser en rond, ne se rendant pas compte que les demandes qu'on leur adresse proviennent de l'agence comptable et au-dessus de la Cour des Comptes. Ces incompréhensions de part et d'autre me désolent toujours beaucoup !

D.P — **Y a-t-il des agents des services généraux qui n'ont eu jamais l'occasion d'entrer dans les laboratoires ?**

A.-M.W — Les possibilités de visite existent toujours, si on le désire, j'ai pu visiter le domaine du GEVES (Groupe d'Études et de Contrôle des Variétés et des Semences) à Brion qui est à 25 km d'ici. Lors de l'inauguration de la SNES à Beaucouzé, il y a eu la possibilité de s'y rendre. Parfois, il y a une visite générale du Centre qui est organisée.

D.P — **Malgré toutes ces initiatives visant à décloisonner, les personnels de la recherche n'ont-ils pas tendance à s'enfermer dans leur laboratoire ou leurs bureaux ?**

A.-M.W — C'est effectivement une tentation. Je crois que le Centre a perdu beaucoup de sa convivialité avec le départ de la cantine. J'y ai été personnellement toujours opposée et n'ai jamais mis les pieds au restaurant du technopôle. Je préfère déjeuner dans mon bureau parce que j'estime que ce restaurant d'entreprise n'est plus vraiment une cantine INRA où les gens se mélangeaient et continuaient à discuter. Je trouve que la fermeture de cette cantine a enlevé de la cohésion au Centre en supprimant des occasions d'échange et de dialogue.

D.P — **Vous êtes-vous occupée, durant votre carrière, d'activités sociales ou syndicales ?**

A.-M.W — Non pas vraiment, mais du point de vue de l'ADAS, je me suis longtemps occupée de la bibliothèque. Nous avons apporté au départ quelques livres pour nous constituer un fonds de bibliothèque. Par la suite, j'ai participé à des achats avec une ou deux collègues et me suis occupée pendant des années de surveiller la rentrée des ouvrages prêtés. J'avais suivi dans ce but un stage que m'avait signalé Jean-Luc Gaignard et qui m'avait permis de rencontrer pendant huit jours des responsables de bibliothèques de comités d'entreprise. C'était très intéressant.

D.P — **Loin d'avoir été un simple pion dans un ensemble mal défini, il me semble que vous avez toujours cherché à innover en gardant une grande autonomie.**

A.-M.W — C'est toujours quelque chose que j'ai eu à cœur. Je n'aime pas que l'on me dise ce que je dois faire. Je suis loin d'être infaillible et ai beaucoup de défauts. J'ai notamment celui de reporter au dernier moment ce qui m'agace, ce qui me gêne, ce qui m'ennuie ou que je ne sais pas faire. Mais j'ai horreur qu'on me bouscule, qu'on me presse, qu'on me rabroue, ayant toujours été habituée dans ma jeunesse à organiser mon travail toute seule. Je reconnais volontiers que cette façon d'être n'est pas sans inconvénients. Je déteste avoir à régler des problèmes de personnel car ceux-ci sont toujours les plus compliqués à résoudre. Il est très difficile d'avoir des gens sous sa responsabilité, le moindre problème étant toujours difficile à régler. J'aurais souhaité parfois ne pas être toute seule sur la brèche, mais c'est aussi un gros avantage de pouvoir organiser son travail comme on l'entend !

D.P — **Vous avez évoqué les côtés positifs de votre carrière. Avez-vous connu, à l'inverse, quelques déconvenues ?**

A.-M.W — J'ai connu un coup dur, au début de l'année 95, quand le Centre d'Angers est passé sous l'autorité de l'agent comptable secondaire de Rennes. Jusqu'alors toutes les pièces étaient vérifiées par l'Agence comptable de Paris. Comme celle-ci avait 23 Centres à vérifier, le travail de vérification se limitait à l'essentiel. Or, au début de 1995, l'agent comptable de Rennes n'a plus eu que trois Centres à vérifier. Il a pu, en conséquence, se livrer à un travail de vérification très approfondi. Cela a été une année horrible pour moi. J'ai toujours eu d'excellents rapports avec l'agent comptable de Rennes et ne lui en veux nullement, mais cela a été absolument épouvantable, parce que j'ai eu plus de rejets dans toute cette année que durant tout le reste de ma carrière ! Tout cela parce qu'elle avait eu droit personnellement à des remarques, à la suite d'une vérification et que, n'ayant plus que trois Centres à vérifier, elle avait plus de temps pour éplucher toutes les pièces. J'ai vécu cette année très péniblement au point que j'ai envisagé, quand il a été question de cessation d'activité, d'arrêter mon travail avant l'âge de 60 ans, ayant le sentiment de ne plus être capable de faire mon travail. J'ai repris mon courage à deux mains et ai réussi heureusement à remonter la pente. Mes collègues qui sont passés aussi sous l'autorité de l'agent comptable secondaire ont été confrontés à peu près aux mêmes problèmes. Je ne dirais pas que j'ai fait de la dépression, mais c'était à la limite. Quand vous n'êtes plus qu'à 4 ans de la retraite, il est beaucoup plus dur, en effet, de se remettre en question !

D.P — **Y a-t-il d'autres choses qui vous ont indignée ou contre lesquelles vous vous êtes insurgée ?**

A.-M.W — Non, mais disons qu'il y a des choses qui m'agacent, dans l'attitude des stations qui ont toujours l'impression qu'on cherche à les embêter pour le plaisir. Je crois qu'on a toujours fait le maximum pour être aimable, accueillir les gens, leur rendre service. J'ai toujours essayé personnellement de respecter les règles et d'être serviable, même avec l'arrivée d'un agent comptable secondaire plus pinailleux.

D.P — **Vous allez partir prochainement à la retraite. Avez-vous eu l'occasion de faire des projets ?**

A.-M.W — J'ai encore deux ans à travailler. J'envisage de partir au début du mois de décembre 1999. Je ne sais pas du tout, ce que je ferai alors. Je préfère ne pas trop y penser. J'aime bien les langues étrangères, et je me demande si je n'en profiterai pas pour me perfectionner. Quand on a besoin de quelqu'un parlant anglais, dans un congrès, on fait souvent appel à moi. J'ai servi parfois d'interprète à des visiteurs étrangers.

Je suis une formation à l'ENITHP (École Nationale d'Ingénieurs des Travaux de l'Horticulture et du Paysage), sanctionnée par un diplôme, le TOEFL (Test of English as a foreign language) qui est requis pour aller travailler aux États-Unis ou en Angleterre. Celle-ci est axée sur la compréhension de textes et des révisions de grammaire et de vocabulaire. Elle me sera utile, je pense, quand j'irai, l'année prochaine, au congrès Eucarpia pour encaisser les recettes.

D.P — **Quel bilan tirez-vous, en fin de course, de votre carrière à l'INRA ?**

A.-M.W — Un bilan positif, parce j'ai toujours bien aimé ce que je faisais. Ma vie professionnelle m'a donné l'occasion de rencontrer beaucoup de gens, de divers niveaux, que ce soit dans les Centres ou à la Direction générale (6). J'y ai toujours rencontré beaucoup de gentillesse et de sympathie.

D.P — **Auriez-vous un conseil ou un encouragement à donner à des jeunes qui envisagent de travailler, comme vous, dans la régie ?**

A.-M.W — Quand on est consciencieux, je pense qu'on peut réussir dans n'importe quel métier. C'est vrai qu'en comptabilité, il faut particulièrement de la rigueur et de la méthode. Le travail est aujourd'hui beaucoup plus spécialisé qu'il ne l'était à mes débuts. J'aurais pu, sans doute, approfondir certains points de la comptabilité publique si je n'avais pas été obligée d'être polyvalente, mais il me semble que l'intérêt de mon travail en aurait pâti.

Notes

- (1) Un laboratoire œnologique avait été créé en 1902 par la société industrielle et agricole de l'Anjou. Installé à Angers Belle-Beille, il était devenu station de recherches viticoles, œnologiques et d'arboriculture fruitière et avait été rattaché à l'IRA (Institut des recherches agronomiques).
- (2) Les recherches sur les arbres fruitiers seront regroupées à Beaucouzé, en 1953.
- (3) C'est Mlle Denise Bienvenu qui lui a succédé.
- (4) Depuis 1973, le personnel de la station d'agronomie, dirigée par M. Jean Salette, était hébergé aussi dans les locaux de la station de pathologie.
- (5) Quand vous êtes en train de taper un bon de commande de 15 ou 20 lignes et qu'à la 18ème ligne le système vous rejette, il y a des moments où vous avez envie de piquer une grosse colère !
- (6) Notamment aux Adayades, durant la semaine de l'Ascension au cours de laquelle les présidents de Centre, les régisseurs et des délégués ADAS de tous les Centres se réunissent.

Curriculum vitae sommaire

- Septembre 1960 : recrutée par l'INRA comme Agent de bureau 2ème catégorie à la Station de recherches Viticoles, Oenologiques et d'Arboriculture Fruitière d'Angers.
- Avril 1961 : nommée régisseur.
- Janvier 1962 : Agent Contractuel Administratif 3 D.
- Janvier 1970 : Affectation aux Services généraux du Centre de Recherches d'Angers.
- Janvier 1972 : Agent Contractuel Administratif 2 D.
- Janvier 1984 : Titularisée Assistant-Ingénieur.
- Décembre 1999 : départ à la retraite comme Assistant-Ingénieur, 14ème échelon.

